

A woman in a blue medieval-style dress with intricate patterns and a corset-like bodice. She is holding a sword with a silver, patterned blade and a dark hilt. The background is dark. The text 'GAYLE CALLEN' is written in a large, orange, stylized font across the upper part of the image.

GAYLE CALLEN

UN CAPTIF
AU DONJON

roman

Victoria

À PROPOS DE L'AUTEUR

Après avoir travaillé comme professeur de fitness et développeur informatique, Gayle Callen a trouvé sa voie dans l'écriture de romances. Figurant régulièrement dans les meilleures ventes de *USA Today*, elle a écrit plus de vingt romans pour HarperCollins, qui lui ont valu des récompenses telles que un Holt Medallion, un Laurel Wreath Award, un Booksellers' Best Award, et qui ont été traduits dans plus de onze langues. Mère de trois enfants, habile de ses mains, chanteuse du dimanche, amatrice du grand air, Gayle vit à New York avec son chien Uma et son mari et héros, Jim. Elle écrit également de la romance contemporaine sous le nom d'Emma Cane.

Collection : VICTORIA

Titre original :
SECRETS OF THE KNIGHT

© 2007, Gayle Kloecker Callen.

© 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :
© TREVILLION IMAGES / LEE AVISON

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13
Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-2877-4 — ISSN 2493-013X

GAYLE CALLEN

Un captif au donjon

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Catherine Berthet

Victoria

 HARLEQUIN

Chapitre 1

Yorkshire, six ans plus tard

L'hiver était particulièrement rude. Parti de Londres quelques semaines plus tôt, Tom Bannaster faisait route vers le nord avec un petit groupe de compagnons affrontant, avec lui, le froid mordant. Seule la perspective de rencontrer celle qui serait peut-être sa future épouse le poussait à continuer ce voyage.

Son cousin, le roi Henri, lui avait fortement suggéré d'accomplir cette expédition, afin de faire la connaissance de cette femme. Cette seule idée suffisait à mettre Tom mal à l'aise. Cependant, il était un loyal sujet de la couronne. Au cours des six années précédentes, qui avaient vu passer quatre rois différents, il avait toujours su emprunter la bonne voie. Non sans trébucher quelquefois. Quand un homme devait remettre en cause toutes les leçons reçues depuis son enfance pour apprendre à vivre différemment, quelques erreurs étaient inévitables.

Ce fut avec plaisir que ses compagnons de voyage virent apparaître la ville de Richmond, après avoir

traversé la lande aride, au sommet des Pennines. Tom avait emmené trois hommes d'armes avec lui, et ceux-ci échangèrent des sourires en apercevant les lumières de la ville qui se reflétaient au loin sur la Swale, au milieu d'une campagne enneigée.

L'auberge qu'ils choisirent dominait un vieux pont de pierre enjambant la rivière. Les occupants de la taverne étaient joyeux, une immense cheminée ancienne réchauffait la salle, et la bière coulait à flots.

Tout en mordant dans sa tourte à la viande, Tom pensait à la femme qu'il allait bientôt rencontrer. Cicely Winslow, sœur d'un baron, avait la réputation d'être d'une grande beauté. Le fait que le roi lui ait suggéré cette union l'étonnait un peu. Son cousin n'ignorait pas qu'il ne savait pas s'y prendre avec les femmes. Par tous les diables ! Avec l'éducation qu'il avait reçue, il lui avait fallu longtemps pour comprendre comment il convenait de traiter une femme. Aussi avait-il commis quelques bévues stupides au cours de l'année écoulée.

Il avala une gorgée de bière en dissimulant une grimace. Il avait cru pouvoir persuader Lady Elizabeth Hutton, fille du comte d'Alderley, de l'épouser. Ils auraient ainsi uni deux grandes maisons du Gloucestershire après l'accession au trône de son cousin. Mais la situation s'était détériorée. Il avait cru bon de garder la jeune femme prisonnière dans sa chambre de la tour du château d'Alderley en attendant de pouvoir s'entretenir avec le roi. Elizabeth l'avait berné. Peut-être aurait-il dû alors se débarrasser de Milburn, son intendant, qui lui avait conseillé ce plan ridicule ? Mais Tom se sentait tout aussi responsable que lui, puisqu'il avait approuvé cette idée.

À présent, il se demandait si ses multiples gaffes ne l'avaient pas condamné à courtiser la fille d'un baron dans une lointaine région du nord. Cependant... Il avait pu restaurer quelque peu sa réputation en aidant le roi, l'été précédent, à régler une délicate affaire de traîtres à la Couronne. Il était donc possible que Cicely Winslow soit une sorte de récompense. Une belle femme dont il obtiendrait facilement la main. Il voulait des héritiers, des enfants à aimer, qu'il pourrait traiter mieux qu'il ne l'avait été lui-même. Il avait cru ne jamais avoir d'épouse et d'enfants, aussi la perspective d'agréables soirées en famille le stimulait. Bien qu'il ait renoncé à la prêtrise six ans plus tôt et qu'il lui soit arrivé de temps en temps de passer une nuit avec une femme, sa nouvelle vie lui paraissait vide. Il voulait... se sentir proche de quelqu'un. Se savoir aimé, et aimer en retour.

Il pensait être enfin prêt à oublier le passé. Au bout de six ans, les soupçons avaient fini par se dissiper, même s'ils n'avaient pas complètement disparu. Au début, toutefois, il n'en avait pas été de même. Après tout, il était celui qui avait le plus à gagner de la disparition de son frère, bien qu'il n'existe aucune preuve qu'il ait commis le crime. Il lui avait fallu plusieurs années après la mort de Nicholas, pour prouver qu'il était un chef respectable, et gagner l'affection de son peuple.

À la cour du roi, en revanche, l'ambiance était différente. Il y aurait toujours des hommes pour croire qu'il avait tué son frère par cupidité et par ambition. Pendant longtemps, leurs soupçons l'avaient obligé à faire semblant de chercher le meurtrier de Nicholas. Bien que les servantes aient été aussi suspectées que lui, aucune n'avait été désignée coupable. Lui-même

n'avait pas vu le visage de la fille, car il avait les yeux fixés sur le corps de son frère, et elle avait dissimulé ses traits sous son capuchon.

Le roi pensait peut-être qu'un bon mariage le ferait accepter à la cour. Cependant, il était difficile de persuader une noble qu'il n'était pas tel que les rumeurs le décrivaient. Cicely Winslow serait peut-être plus indulgente que les dames de la cour.

À moins qu'elle ne cherche simplement un moyen d'échapper à cette région glaciale du Yorkshire. Tom avala une deuxième pinte de bière et sentit enfin la chaleur se répandre dans ses membres gelés. Il tapa du pied en cadence pour accompagner le luth d'un client et sourit en voyant plusieurs femmes se mettre à danser. La foule devint bruyante et poussa des cris de joie lorsque les danseuses ondulèrent des hanches au rythme de la musique. Leurs corsages serrés soulignaient la rondeur de leurs seins, et Tom les enveloppa d'un regard appréciateur.

Après avoir passé tant d'années sans regarder une femme, il contemplait à présent avec avidité leurs formes appétissantes. L'une d'elles vint s'asseoir sur ses genoux. Il avait bu juste assez de bière pour accepter la proposition qu'elle lui fit à mi-voix. Sans hésiter, il sortit de la salle avec elle et gagna la chambre qu'il avait réservée à l'aubergiste.

Quand la porte se fut refermée derrière eux, il voulut la prendre dans ses bras. Mais la donzelle se déroba en riant et posa un gobelet de bière sur une petite table.

— Encore un peu de bière, milord ? Il fait froid.

Avec un sourire plein de promesses, elle rejeta ses boucles auburn en arrière.

— Je vais te réchauffer, répondit-il en souriant.

Il tendit les bras vers elle. Une fois de plus, elle esquiva, prit une gorgée de bière et lui tendit le gobelet. Tom but longuement. L'alcool lui réchauffa le ventre. Un maigre feu brûlait dans l'âtre, et un vent violent secouait les volets.

La femme saisit le gobelet et lui agrippa les mains pour l'aider à se lever. Il vacilla, surpris, tandis que la chambre se mettait à tourner autour de lui.

— Je n'ai pas bu à ce point, marmonna-t-il, vaguement étonné.

Elle l'attira vers le lit et le poussa sur le matelas. Il fit mine de se rasseoir pour la prendre dans ses bras, mais elle recula en souriant et commença à dénouer les lacets de son corsage. Il se détendit et s'appuya sur les coudes pour la regarder.

Puis l'obscurité envahit la chambre, et il n'eut plus conscience de rien.

La première chose qui l'éveilla, ce fut le froid pénétrant qui le faisait trembler. Il roula sur le côté en poussant un grognement de détresse. Pourtant, il était certain que ses compagnons et lui avaient fait étape dans une auberge, la veille. Le feu s'était-il éteint ?

La mémoire lui revint peu à peu, et il se crispa. Oui, il était bien arrivé à Richmond et avait pris une chambre dans une auberge confortable. Il souleva lentement les paupières, et rencontra une profonde obscurité, qu'une torche fixée au mur ne parvenait pas à dissiper. Des souris couraient sur le sol autour de lui.

Lentement, il porta une main à sa taille. Sa dague

et son épée avaient disparu. De plus en plus inquiet, il leva la tête, mais ne put distinguer que des murs de pierre, et une porte massive percée d'une lucarne munie de barreaux. Sur sa gauche, le mur était tout près, et il s'aperçut qu'il était allongé sur une palette de bois accrochée à la pierre.

Il s'assit et passa les jambes sur le côté, faisant cliqueter une lourde chaîne attachée à sa cheville. Quelqu'un l'avait emprisonné et enchaîné. Il ressentit un bref instant de panique et parvint à se maîtriser. Il n'était plus l'enfant apeuré que ses parents avaient condamné à une vie de solitude.

Il se leva et fit quelques pas. La chaîne se tendit bien avant qu'il ait atteint la porte. Il examina le bracelet de métal qui le retenait et constata qu'il était ancien mais solide. L'autre extrémité de la chaîne était fixée dans le mur. Il tira dessus de toutes ses forces mais ne réussit même pas à faire bouger le clou qui la maintenait. Elle était juste assez longue pour lui permettre d'atteindre un trou creusé dans la roche, faisant office de cabinets d'aisance. Il n'y avait pas de fenêtre, ce qui laissait supposer qu'il se trouvait dans un cachot.

— Il y a quelqu'un ? hurla-t-il.

L'écho de sa voix se répercuta dans le silence.

Personne ne répondit. Il regretta de ne pas avoir au moins un compagnon de captivité, qui aurait pu répondre à certaines de ses questions. Apparemment, il était le seul prisonnier.

Il fit quelques pas sur place, essayant de se rappeler tous les événements du soir précédent. Tout s'était bien passé, jusqu'à ce qu'il monte dans sa chambre avec cette femme. Elle lui avait donné quelque chose à boire.

Mais, bon sang, n'avait-elle pas bu également ? Il aurait pu le jurer. Si elle avait voulu le voler, cela aurait été assez facile, une fois qu'il était inconscient. Toutefois, sa bague de vicomte n'avait pas quitté son doigt, et sa bourse emplies de pièces d'or était toujours attachée à sa ceinture. Pourquoi donc le gardait-on prisonnier ?

Il ne voyait pas d'explication. Privé de la lumière du jour, il ne pouvait dire combien d'heures s'étaient écoulées depuis son enlèvement. Il s'assit sur la paillasse, mais il faisait trop froid pour demeurer immobile, malgré les couvertures. Celles-ci étaient propres et épaisses, remarquait-il, perplexe. Si personne ne venait le voir rapidement, il mourrait sans doute de froid. Ou de faim, si sa solitude se prolongeait. Afin de détourner ses pensées de ces funestes prédictions, il fit le tour des murs en appuyant les mains sur les pierres, dans l'espoir de découvrir une faille.

Soudain, il entendit le claquement d'une porte au loin, dans un couloir. À travers la grille, il vit une lueur approcher. Il attendit sans bouger près de la paillasse, en espérant que son ravisseur ignore la longueur de sa chaîne. S'il s'approchait suffisamment...

Il vit une ombre bouger derrière la grille, entendit la clé dans la serrure. Un temps infini s'écoula, avant que la clé ne tourne. Solidement campé sur ses pieds, il se prépara à faire un bond en avant.

La porte s'ouvrit vers l'extérieur, et il découvrit la mince silhouette d'une femme portant une lanterne d'une main, un plateau de l'autre. Ce n'était pas celle qui l'avait drogué. Celle-ci était plus grande, avec un port de tête altier. Elle portait une robe simple, de couleur foncée, qui révélait un corps menu. Cependant, même sans rondeurs, elle était séduisante. Ses cheveux

d'un blond très clair étaient maintenus par un petit bonnet de feutre aux bords relevés. Son visage mince avait une expression hésitante, et ses yeux gris le dévisagèrent avec défiance.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Qui m'a enfermé ici ? Je suis le vicomte de Bannaster, cousin du roi, et...

— Je sais qui vous êtes, messire, dit-elle d'un ton égal. Mais je ne sais rien de plus. Je dois prendre soin de vous en attendant que mon maître décide ce qu'il veut faire de vous.

— Qui est votre maître ?

Elle finit par baisser les yeux.

— Je ne peux le dire, messire.

— Pourquoi suis-je ici ?

— Je l'ignore.

— Où sommes-nous ?

— Je ne peux le dire, répéta-t-elle.

— Est-ce qu'il réclame une rançon ?

Agacé, furieux, il voulut se précipiter vers elle. Elle ne broncha pas, et la chaîne arrêta Tom dans son élan.

— Je veux des réponses, bon sang !

Elle accrocha la lanterne à un clou dans le mur, près de la porte.

— Vous en recevrez quand nous pourrons vous en donner. Cette situation ne devrait pas durer.

— Suis-je censé vous croire ? lâcha-t-il avec mépris.

Elle se contenta d'incliner la tête.

— Où sont mes hommes ? Pourquoi ne sont-ils pas ici, avec moi ?

— Ils n'ont pas été emmenés, messire.

— Ils pensent donc que je me suis évanoui dans la nature ?

— Ainsi que votre cheval.

— Doivent-ils croire que je les ai abandonnés ?
s'exclama-t-il, outré.

Pour toute réponse, la femme haussa les épaules.

— Ils me retrouveront.

Elle ne dit mot.

Pour la première fois, il se demanda si tout cela avait quelque chose à voir avec la mort de son frère, ou avec le fait qu'il ait sottement voulu emprisonner Lady Elizabeth. Un frisson d'appréhension lui parcourut le dos. Quelqu'un cherchait peut-être à le punir, pensant qu'il avait échappé à la loi ? Pourtant, cette femme semblait croire qu'il ne resterait pas longtemps enfermé. À moins qu'on ne lui ait menti, pour obtenir son aide.

— Voulez-vous manger ? proposa-t-elle.

La pensée de la nourriture fit gargouiller son estomac. Il serra les mâchoires, ne désirant montrer aucune faiblesse. Cette femme aurait mérité qu'il lui lance son plateau à la tête, refusant de manger tant qu'il n'aurait pas obtenu d'explication. Mais ces gens tenaient sa vie entre leurs mains, et s'il ne se nourrissait pas, il mourrait dans ce cachot.

— Qu'avez-vous mis dans la boisson, cette fois ?
demanda-t-il, sarcastique.

Elle inclina la tête de côté, désarçonnée.

— Je... ne comprends pas ce que vous voulez dire,
messire. Je vous ai apporté du vin.

— Buvez-en.

— Je vous demande pardon, messire ?

— J'ai déjà été drogué une fois sur ordre de votre
maître, et cela ne se reproduira pas. Je veux vous voir
manger et boire ce que vous avez apporté.

— Très bien, messire.

À sa grande surprise, elle s'agenouilla gracieusement en face de lui, posa le plateau sur le sol et souleva le linge posé sur les plats. Il découvrit une large tranche de pain couverte de ragoût de viande et de légumes. À côté, étaient posées une miche de pain et une gourde de vin. Son estomac émit de nouveaux gargouillis, et elle leva les yeux. Son visage était toujours aussi impassible, mais il crut voir une lueur briller dans ses yeux. Comme si elle avait eu envie de rire. Ce regard trahissait l'esprit aiguisé d'une femme qui n'était sûrement pas une simple servante.

Tom fronça les sourcils. Comment pouvait-elle être amusée, alors qu'il était détenu contre son gré ? Elle baissa les paupières et grignota quelques bouchées de ragoût.

— Le pain, maintenant ! ordonna-t-il.

Elle rompit la miche et en prit un morceau.

— Vous devez avoir soif, ajouta-t-il, narquois.

Elle porta la gourde à ses lèvres, et but une longue gorgée de vin. Une goutte coula sur sa joue, et Tom la regarda rouler dans son cou. Poussant un grognement, il ferma les yeux. Il avait passé une trop grande partie de sa vie à éviter les femmes et il avait l'impression qu'il ne pourrait jamais rattraper ce temps perdu. Il avait irrésistiblement envie de toucher cette jeune servante. Il y avait chez elle quelque chose de mystérieux... une profondeur qui se cachait derrière la passivité de son regard.

Il se passa la main dans les cheveux et se détourna. Il ne voulait pas devenir comme son frère qui considérait que les servantes étaient à sa disposition.

— Êtes-vous satisfait, messire ?

Elle s'était relevée et le regardait d'un air grave.

— Laissez le plateau.

Elle tourna les talons et reprit la lanterne. Désespéré à l'idée de se retrouver seul, il prononça les premiers mots qui lui passèrent par la tête.

— Vous prenez la lanterne, mais vous laissez la torche ? Je suis étonné. Je pourrais provoquer un incendie pour alerter les gens du dehors.

Elle marqua une pause et se retourna vers lui, les mains croisées, l'air parfaitement calme.

— Vous le pourriez. Mais personne ne s'en apercevrait. Ce cachot est situé à l'arrière du château, et seul mon maître et moi savons que vous y êtes enfermé. Vous mourriez asphyxié avant ma prochaine visite, qui n'aura lieu que demain.

— Cela signifie que je n'ai droit qu'à un repas par jour ?

— J'exécute les ordres de mon maître.

Il aurait donné cher pour voir cet homme, mais il ne pouvait rien faire, sinon proférer des menaces.

— Plus longtemps je resterai prisonnier ici, plus les conséquences seront lourdes pour lui.

— Je suis sûre qu'il en est conscient, admit-elle en hochant la tête. Bonne journée, messire.

Attrapant la lanterne, elle sortit de la cellule et passa un long moment à verrouiller la porte. Porte qu'il ne pouvait atteindre, puisque ses chaînes l'en empêchaient. Une colère intense s'empara de lui, et il fut à deux doigts de lancer le plateau contre le battant. Mais cela ne servirait qu'à l'affamer davantage ; il serait alors trop faible pour tenter de s'échapper, si une occasion se présentait.

*
* *

Diana Winslow gagna l'extrémité du couloir et regarda l'escalier qui menait à la cour intérieure. La lanterne se balançait dans sa main tremblante. Elle souffla la chandelle et s'assit sur une marche, dans le noir. Il n'y avait pas de garde. Personne ici, en dehors de Mary et de Joan, ne savait qu'un vicomte était enfermé dans le donjon abandonné.

Couvrant son visage de ses mains, elle tendit l'oreille. Elle n'entendit rien, à l'exception du tintement de la cuillère contre le plateau.

Seigneur, qu'avait-elle fait ?

La panique s'était emparée d'elle, voilà tout. En entendant sa sœur Cicely annoncer fièrement que le vicomte de Bannaster allait venir lui faire sa cour, elle avait été trop abasourdie pour s'agacer de son petit sourire de supériorité. Bannaster allait venir au château ? Cette pensée l'avait obsédée. Puis des questions avaient surgi dans son esprit. Pourquoi venait-il ? Avait-il fini par découvrir son identité ?

Alors, elle s'était confiée à Mary et Joan, qui avaient compris ses craintes. Depuis six ans, ces dernières étaient heureuses d'être à son service. Et maintenant elles redoutaient elles aussi de voir le passé les rattraper. Si toutes deux étaient soupçonnées à cause d'elle de la mort de l'ancien vicomte, elle ne se le pardonnerait jamais.

Lorsque Bannaster s'était engagé dans le vallon, il avait envoyé un message pour prévenir de son arrivée. Diana savait qu'il ferait une étape à Richmond ce soir-là, car la route dans les collines était trop dangereuse pour l'emprunter à la nuit tombée. Les auberges étant

peu nombreuses, elles n'eurent donc aucun mal à le trouver. Diana ne pouvait prendre le risque d'être reconnue, aussi Mary lui avait-elle proposé de se faire passer pour une femme aux mœurs faciles. Elle avait attiré Bannaster dans sa chambre et lui avait fait boire la bière qu'elles avaient trafiquée. Ensuite, à elles trois, elles l'avaient transporté dans l'escalier de service et déposé dans la voiture qui les attendait dans la cour.

Bannaster ne pouvait avoir entendu parler de Cicely par hasard, alors qu'il vivait dans le Gloucestershire et passait le plus clair de son temps à Londres. Kirkby Keep était un château délabré, sis dans les collines sauvages du Yorkshire, loin de toute civilisation. Diana y avait été envoyée en exil, plusieurs années plus tôt, par son frère Archie. Cicely l'y avait rejointe lorsque Archie, grâce à ses intrigues à la cour, avait pris une épouse, et que celle-ci avait été jalouse de la beauté de Cicely. C'est ainsi que sa sœur et elle, qui ne s'étaient jamais bien entendues, étaient obligées de vivre dans ce petit château négligé par leur frère, en attendant qu'il veuille bien leur adresser des partis convenables. Ce qui n'arrivait pas souvent.

L'idée que Bannaster ait choisi de courtiser Cicely de préférence à toutes les femmes disponibles à la cour, à peine huit jours avant Noël, paraissait si saugrenue, que Diana ne pouvait en tirer qu'une seule conclusion. Il était las de voir tous les soupçons concernant la mort de son frère se concentrer sur lui. Six ans plus tôt, quand elle s'était rendu compte qu'il allait être accusé du meurtre, elle avait voulu retourner au château pour se dénoncer. Un Homme de l'Épée, qui était son contact, le lui avait interdit. Il avait réussi à la convaincre que Bannaster serait protégé par son nouveau statut de vicomte, et

par le fait qu'il n'existait aucune preuve contre lui. De fait, il n'avait pas été accusé, mais les soupçons avaient pesé sur lui. Il avait donc souffert par sa faute.

Mais... Il ne l'avait pas reconnue. Elle avait pris soin de changer son apparence, en cachant ses cheveux sous un bonnet plutôt que sous une guimpe. Et elle ne portait plus ses vêtements de servante.

Quand elle était entrée dans le cachot, elle s'était tenue sur ses gardes, s'attendant à être traitée de meurtrière. Toutefois, Tom n'avait rien dit ; il s'était contenté de poser des questions auxquelles elle ne pouvait pas répondre. Ils ne s'étaient rencontrés que rarement au château de Bannaster, et elle ne lui avait adressé la parole que trois ou quatre fois. C'était à peine si leurs regards s'étaient croisés. Il ne l'avait donc pas reconnue, mais il était tout de même possible qu'il soit à sa recherche, ou à celle de Mary.

À moins que tout cela ne soit qu'un hasard, et qu'une fois de plus elle ait agi de manière trop impulsive. Elle luttait sans cesse contre cette faiblesse en étudiant la doctrine de la Ligue, bien qu'on ne lui ait plus demandé son aide depuis six ans. On lui avait reproché son impétuosité, et ses supérieurs voulaient pouvoir l'évaluer avant de la placer de nouveau dans une situation dangereuse. Elle attendait. Sa vie avait repris un cours normal et, avec le calme qui l'entourait, ses erreurs passées revenaient la hanter.

Était-il possible que Bannaster ne soit là que pour sa sœur ?

Eh bien, elle devait empêcher cette union à tout prix ! Elle avait tué le frère de cet homme ! Elle devait avertir la Ligue et leur demander de l'aide. Il ne fallait

pas que, par ses actes, elle mette en danger leur mission, qui était de venir en aide aux plus démunis. Si elle ignorait où se trouvait le siège de la Ligue, elle savait en revanche comment leur faire parvenir un message.

Elle se leva avec lassitude et monta l'escalier qui débouchait sur la cour intérieure du château. Le cachot se trouvait sous l'une des tours d'angle, munie d'un escalier séparé. Préoccupée, elle traversa la cour, saluant au passage les servantes de la laiterie, les valets d'écurie et le veneur dans le chenil. La neige crissait sous ses pas, et elle ne sentait plus ses pieds gelés.

Des brèches figuraient en deux endroits différents dans le mur d'enceinte, résultat d'une ancienne bataille. Aussi était-il devenu inutile de baisser la herse pour se protéger des intrus. Des soldats organisaient des patrouilles à tour de rôle pendant la nuit, mais Diana ne voyait pas ce qu'elle aurait pu faire de plus pour assurer la sécurité des habitants du château. Par chance, celui-ci se trouvait à l'écart des grandes routes. Quels brigands prendraient le risque de s'aventurer dans les vallons afin de leur voler les quelques biens qu'ils possédaient ?

Les domestiques s'étaient toujours montrés bienveillants envers elle, mais Diana ne s'était jamais sentie chez elle ici. Elle avait grandi dans la plaine, près de York, dans le château qu'Archie occupait à présent avec son épouse, quand ils ne séjournaient pas à Londres. Son frère pouvait l'envoyer vivre où il voulait, au gré de son humeur. Elle trouvait cela irritant et humiliant. Certes, elle n'était pas la seule femme à devoir supporter ce genre de traitement, mais elle appartenait à la Ligue de l'Épée, elle avait appris à maîtriser une situation, à agir, et même à attaquer, lorsque cela devenait nécessaire.

En réalité, elle était prisonnière, tout comme le vicomte de Bannaster en ce moment même. Elle dirigeait la maisonnée, mais elle n'avait pas le droit de la quitter. De plus, elle devait supporter l'arrogance de Cicely qui se savait belle et qui était aussi frustrée qu'elle à l'idée de perdre sa jeunesse.

L'après-midi était bien entamé, et les tables à tréteaux de la grande salle avaient été débarrassées des restes du repas. Le vieux château était plein de courants d'air. Des tapisseries usées jusqu'à la trame offraient une piètre défense contre le vent glacial qui s'insinuait à travers les fentes dans les murs et semblait pénétrer au cœur même des pierres. Par chance, plusieurs fenêtres garnies de verre teinté laissaient entrer la lumière. Un ancêtre avait fait autrefois de grandes dépenses pour un aussi modeste château, et Diana lui en était reconnaissante, car les pâles rayons du soleil qui pénétraient dans la grande salle lui apportaient un semblant de chaleur.

Elle gravit l'escalier en soupirant et entra dans sa chambre avant que sa sœur n'ait pu la voir. Elle ne voulait pas entendre son bavardage excité à l'idée de la visite du vicomte. D'autant plus qu'elle savait que ce dernier n'arriverait pas de sitôt.

Sa chambre était son refuge, hors du monde. Elle y avait fait suspendre aux murs ses tapisseries préférées pour se garantir du froid. Son lit à baldaquin, garni de coussins et d'édredons, était confortable. C'était la chambre d'une jeune femme ordinaire. Toutefois, un coffre, rangé dans un coin discret, contenait ses armes. Ses dagues, ses épées et l'arc qu'elle savait manier avec adresse. Cicely l'avait narguée toute sa vie, aussi était-elle fière d'être devenue si différente de sa sœur.

Son habileté avait attiré sur elle l'attention de la Ligue et l'avait menée à la situation actuelle. C'est-à-dire celle où elle retenait secrètement un homme prisonnier dans le cachot du château.

Le vicomte ressemblait peu au jeune homme de dix-huit ans dont elle avait gardé le souvenir. En devenant chevalier, il s'était développé. Son torse, ses bras et ses épaules étaient plus musclés qu'autrefois. Son cou était large et solide, ses traits affirmés. Il avait perdu sa pâleur, son air malheureux. Il semblait plein de vie. Son allure était celle d'un homme qui avait trouvé sa place. Ses yeux bruns, qu'elle avait un jour trouvés sombres, étaient pleins d'autorité et de colère. Pourtant, il avait dû vivre avec les conséquences de ses actes, tout comme elle. Elle avait perdu sa place au sein de la Ligue, tandis que Tom Bannaster avait perdu la confiance de son peuple. Elle s'était tenue au courant de ce qui lui arrivait et elle savait qu'il n'était pas pris au sérieux à la cour, malgré la protection de son cousin le roi.

Pourtant... Il ne serait jamais puni pour le crime qu'elle avait commis. Elle s'installa dans un fauteuil devant la cheminée en soupirant. Il avait hérité du titre de vicomte et avait l'habitude d'obtenir tout ce qu'il voulait. Il ne devait donc pas apprécier d'être retenu prisonnier. Mais elle n'avait pas le choix.

Jamais un homme n'avait disposé d'aussi peu de temps que lui pour devenir chevalier après avoir renoncé à la prêtrise. Il avait pourtant réussi, même si après cela il avait pris des décisions désastreuses. Comment pouvait-il se plaindre d'être retenu prisonnier, alors qu'il avait fait subir le même traitement à

une femme ? Il y avait longtemps qu'il avait renoncé à ses douces manières de prêtre.

Diana frissonna en croisant les bras. Elle allait demander aux servantes de faire du feu dans la chambre.

Puis elle songea à Bannaster, et au froid glacial du cachot. Elle avait décidé de l'éviter ; elle devait néanmoins lui rendre visite encore une fois.



GAYLE CALLEN

Un captif au donjon

Yorkshire, 1586

Le roi Henry a promis sa sœur au vicomte Thomas Bannaster. Diana se sent au bord de l'abîme en apprenant la nouvelle. Thomas n'a donc pas rejoint les ordres comme son lignage le lui imposait. Et, si ce fantôme du passé revient hanter sa vie après six ans d'absence, ce ne peut être que pour précipiter sa chute. Car, elle le sait, le séduisant vicomte n'entreprend jamais rien qui ne soit dans son intérêt. Sans plus tarder, Diana doit gagner l'auberge où loge cet homme, qui en sait beaucoup trop sur son terrible secret, pour obtenir son silence...

Série Les Chevaliers au Cygne

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

ROMAN INÉDIT - 7,90 €
De septembre 2019 à février 2020



2019.09.78.2501.8
CANADA : 13,99 \$